

La France au Rwanda, vingt ans après : retour sur un « sauvetage » forcé

Voilà maintenant plusieurs années que la polémique dont s'est emparée l'opinion quant à l'implication de la France dans le génocide perpétré à l'encontre des Tutsi du Rwanda reste circonscrite à quelques accusations censées la maintenir à distance de la vraie question : celle de son implication active dans le massacre d'un million d'êtres humains. Parmi elles, celle relative à une intention de non-assistance à personnes en danger ainsi qu'aux conditions troubles du « sauvetage » des derniers résistants tutsi du génocide à Bisesero. Or il était plus que temps de revisiter aussi bien ces accusations que de déconstruire définitivement les arguments déployés par certains officiers français pour y répondre, ce pour nous permettre d'oser enfin regarder en face cette France génocidaire qu'une telle diversion aura contribué à nous cacher depuis maintenant trop longtemps. □ Serge Farnel

22 juin 1994. Deux mois et demi se sont écoulés depuis le début du génocide perpétré contre les Tutsi du Rwanda : un million d'entre eux ont été massacrés notamment par les miliciens Interahamwe que l'armée française a, selon de nombreux témoignages filmés, préalablement formés à tuer des civils, qu'elle a ensuite, également selon nombre de témoins auditionnés publiquement, armés tout au long du génocide, sans compter les dizaines de milliers de civils tutsi que des soldats français ont, encore une fois selon de très nombreux témoignages filmés et recueillis aujourd'hui par plusieurs enquêteurs dont

l'auteur [le journaliste Serge Farnel, NDLR], eux-mêmes massacrés à l'arme lourde aux côtés des petites mains du génocide chargées d'achever les blessés. Ce massacre eut lieu un mois plus tôt, le 13 mai, dans une région montagneuse de l'ouest du pays : Bisesero¹.

1. Ces témoignages sont consignés dans le livre *Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?* de Serge Farnel, *Aviso/L'esprit frappeur*, mars 2012, ainsi que visibles pour certains sur le site web de l'enquête de l'auteur (www.rwanda13mai1994.net). On se référera également aux enquêtes de Bruno Boudiguet dont les premiers résultats ont fait l'objet d'une parution dans le numéro 7 de la revue « *La nuit Rwandaise* », ainsi que dans le numéro du 7 avril 2013 de *Golias Hebdo*.



Mémorial du génocide à Bisesero

Or voici que le 22 juin, l'armée française fait, sous mandat onusien, son retour officiel au pays des mille collines, après l'avoir officiellement quitté le 14 avril, date de fin de l'opération d'évacuation des ressortissants occidentaux². Entre ces deux dates, des soldats français sont pourtant bien au Rwanda. La mission qui démarre en cette fin juin est présentée au monde comme humanitaire. Elle porte un nom : Opération Turquoise. Le colonel Jacques Rosier déploie dans l'ouest du pays, à Gishyita et à Kibuye, une partie de ses forces spéciales³ : des spécialistes du renseignement ! Sous ses ordres : le capitaine de frégate Marin Gillier à

Gishyita et le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval à Kibuye.

Gishyita est une localité située à dix minutes à peine en voiture de la région de Bisesero. Aussi est-ce Marin Gillier qui en a la charge. Il est à la tête des commandos de marine « Trepel » de Lorient. Ils sont appuyés par des gendarmes d'élite, parmi lesquels Thierry Prungnaud du GIGN⁴, ainsi que des hommes de l'EPIGN⁵ spécialisés dans la collecte d'informations. Le renseignement, encore ! Ils sont également soutenus par une dizaine de spécialistes des opérations en « zone hostile » que dirige le capitaine

2. Opération Amaryllis.

3. Il s'agit du COS (Commandement des opérations spéciales).

4. Groupement d'intervention de la gendarmerie nationale. Le GIGN était alors une des composantes du GSI-GN, le GIGN ayant fini par remplacer l'ancien GSIGN.

5. Escadron parachutiste de la gendarmerie nationale.

FOCUS

La France a formé les milices génocidaires qu'elle a armées tout au long du génocide

De nombreux témoignages relatifs à la formation de la milice génocidaire Interahamwe par des militaires français ont été recueillis par la commission Mucyo. Ces formations ont eu lieu notamment

dans les camp de Ruhengeri (témoignages d'Isidore Nzeyimana et de Jean-Paul Nturanyenabo), de Gabiro (Jean Damascène Kaburame, Jean-Baptiste Dushimimana, Jean-Paul Nturanyenabo, Charles Bugirimfura, Straton



Sinzabakwira), de Muhima (Jean-Baptiste Dushimimana), de Mukamira (Orose Nisengwe, Jean-Damascène Uzabakiriho, Jean-Paul Nturanyenabo, Twayibu Nsekanabo), de Nyakinama (Jean-Paul Nturanyenabo), de Bigogwe (Twayibu Nsekanabo, Charles Bugirimfura, Straton Sinzabakwira, M.), et de Cyangugu (M.).

Selon les auditions de la commission Mucyo, des armes acheminées par des soldats français à destination des forces génocidaires ont été déchargées à partir de l'aéroport de Goma (Zaïre) aussi bien en avril qu'en mai 1994 (témoignages de Jean-Damascène Uzabakiriho (fin avril), d'Orose Nisengwe (avril et mai) ainsi que de Twayibu Nsekanabo). Des camions de Félicien Kabuga ont été mis à contribution pour convoyer ces armes vers le Rwanda (Jean-Damascène Uzabakiriho (fin avril), Twayibu Nsekanabo). Ces armes ont été transportées vers le camp militaire de Gisenyi en avril et en mai 1994 (Jean-Damascène Uzabakiriho

(fin avril et mai), Orose Nisengwe (avril et mai)). Le domicile du colonel Aloys Simba à Cyangugu (Rwanda) a été mis à contribution pour la distribution pendant Turquoise des armes françaises, distribution qui a lieu en présence de soldats français (M., Jean Ndhokubwayo). Les armes acheminées par les soldats français étaient dans des caisses sur lesquelles étaient dessinées des houes, que ce soit en avril ou en mai 1994 (Jean-Damascène Uzabakiriho (fin avril), Orose Nisengwe (avril et mai)).

Des machettes à double tranchant ont été distribuées à Cyangugu, au

domicile de Simba, par les soldats français aux Interahamwe (M. (Annexes du rapport Mucyo), Jean Ndhokubwayo (Notes prises par l'auteur au cours de l'audition publique de ce témoin devant la commission Mucyo)). Ces machettes à double tranchant ont été utilisées à Bisesero exclusivement les 13 et 14 mai, ainsi que les 28 et 29 juin (Michel Kayihura, Cécile Uwizeza, Pascal Ngoga, Adrien Harolimana, ces témoignages recueillis par l'auteur étant consignés dans le livre *Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?*, Aviso/L'esprit frappeur, mars 2012). Or les massacres de Bisesero de la mi-mai et de la fin juin sont les deux massacres au cours desquels a été fait appel à des miliciens de Gisenyi et de Cyangugu. Les soldats français ne se sont donc pas contentés d'ouvrir le feu sur les Tutsi de Bisesero le 13 mai, mais ont également fourni aux miliciens Interahamwe des outils susceptibles d'achever les blessés ou de tuer ceux qui tentaient de fuir de manière plus efficace. □ Serge Farnel

Olivier Dunant. Ce détachement fait partie du 13^e RDP⁶, un régiment rattaché à la Direction du renseignement militaire. Le renseignement, toujours ! Aux fins de remplir ses missions, ce régiment dispose notamment de caméras numériques qui, associées à des intensificateurs de lumière, permettent d'observer, en pleine nuit, des camps à plusieurs centaines de mètres de distance. Lorsque le groupe de Thierry Prunghaud s'en va collecter des informations auprès de la population, c'est par des unités de ce régiment qu'il est escorté. Autrement dit, l'équipe déployée dans la région de Bisesero est peut-être ce que l'on fait alors de mieux dans l'armée française en matière de renseignement.

La polémique des trois jours de Bisesero

A Kibuye sont basés Jean-Rémy Duval et ses commandos parachutistes. Le 27 juin, il prend la tête d'un convoi en direction de Bisesero. Trois journalistes l'accompagnent. On leur a dit que des civils tutsi s'y faisaient massacrer. Ce sont les rescapés du grand massacre du 13 mai auquel des soldats français ont activement participé, ce selon aujourd'hui de très nombreux témoignages filmés, dont les images ont été pour certaines rendues publiques, et dont la retranscription est pour nombre d'entre eux consignée dans un livre⁷. Le convoi parvient à les rencontrer. Jean-Rémy Duval obtient d'eux qu'ils sortent de leur cachette, ce qu'ils font aux yeux de leurs tueurs. Dès lors les options sont simples, parmi lesquelles l'appel à du renfort ou bien les escorter jusqu'à Gishyita (moins d'une heure à pied). Mais voilà que l'officier leur fait savoir qu'il n'est pas en mesure de leur porter secours sur l'instant. Il décide

de les laisser, sans laisser ne serait-ce qu'un ou deux soldats armés pour les protéger le temps de leur venir en aide, ce qu'il leur dit ne pouvoir faire que dans un délai de trois jours⁸. Etrange précision. D'ici là, la moitié des deux mille survivants tutsi de Bisesero vont être massacrés. Ce n'est que le 30 juin que les quelques huit cent derniers Tutsi seront enfin « sauvés ».

Le sauvetage tardif de Turquoise ainsi que les circonstances réelles de ce sauvetage font polémique depuis des années, la question étant de savoir si la hiérarchie de Jean-Rémy Duval que ce dernier dit avoir immédiatement prévenue aurait volontairement laissé aux génocidaires le temps de finir leur « travail ». Voici l'axiome sur lequel repose cette polémique : la découverte des Tutsi de Bisesero par Jean-Rémy Duval aurait été ignorée par son chef Jacques Rosier, qui aurait par ailleurs interdit à Marin Gillier de se rendre à Bisesero au prétexte de ne pas prendre le risque d'une confrontation avec les rebelles censés y être en nombre. Ces rebelles Inkotanyi du FPR⁹ formaient alors la seule force d'opposition à l'Etat rwandais génocidaire. Voilà pourquoi Thierry Prunghaud n'aurait pas obtenu de Marin Gillier l'autorisation de s'y rendre, et qu'il aurait fini, selon sa version des événements, par lui désobéir en s'y rendant le 30 juin.

Dans le livre *Silence Turquoise*¹⁰ qu'elle a écrit avec Thierry Prunghaud, la journaliste Laure de Vulpian considère que ce dernier, ainsi que ses collègues, ont été « *trompés* – volontairement ou non – *par leurs supérieurs* ». Si Marin Gillier a trompé Thierry Prunghaud, ce serait donc selon elle « *volontairement ou non* ». Aussi confesse-

6. Régiment de Dragons parachutistes.

7. Voir les enquêtes de l'auteur ainsi que celles de Bruno Boudiguet. Les témoignages recueillis par l'auteur Serge Farnel, *op.cit.* Les images de certaines de ces interviews sont accessibles sur le site web www.rwanda13mai1994.net

8. *L'Inavouable* de Patrick de Saint-Exupéry, Les arènes, 1^{er} avril 2004, 20€20, ainsi que de très nombreux témoignages recueillis notamment par *African Rights*, la commission Mucyo, l'auteur ou Bruno Boudiguet.

9. Front patriotique rwandais.

10. *Silence Turquoise* de Laure de Vulpian et Thierry Prunghaud, Don Quichotte, Sept. 2012, 19,90 €.

t-elle ne pas savoir si Marin Gillier aurait ou non été impliqué dans le secret présumé de celui qui commanda six mois durant l'opération française au Rwanda au cours des années de préparation du génocide¹¹ : le colonel Jacques Rosier. Quant à Thierry Prunghaud, elle part du principe qu'il n'y aurait lui jamais été impliqué. Or qu'en est-il vraiment aussi bien de Marin Gillier que de Thierry Prunghaud ? C'est ce que nous allons maintenant essayer de comprendre. Il faut savoir que l'auteur a cherché à interviewer Marin Gillier à l'issue de son audition comme témoin de la défense au cours d'un procès qu'intentait alors *SOS Racisme* à l'écrivain Pierre Péan pour « *provocation à la haine raciale* » dans son ouvrage consacré au Rwanda¹². L'auteur du présent article avait proposé à l'officier français, s'il ne pouvait répondre sur l'instant à ses questions, de fixer un rendez-vous ultérieurement. Marin Gillier le lui avait toutefois refusé, invoquant le droit de réserve¹³.

11. Opération Noroît.

12. *Noires fureurs, Blancs menteurs : Rwanda 1990-1994*, Mille et une nuits, nov. 2005, 22,30€. Après la relaxation de Péan, l'auteur écrivait fin 2008 un article intitulé « La jurisprudence Péan » (http://www.rnnews.com/index.php?option=com_content&task=view&id=552&Itemid=1). Extrait : « *Le jugement aborde la référence que Pierre Péan fait, dans son ouvrage, aux écrits de Paul Dresse [sympathisant nazi, membre du parti fasciste belge]. Selon ce dernier, la " duplicité " des Tutsis est " ce qui fait de cette race l'une des plus menteuses sous le soleil ". (...) Le " choix de citer " les propos de Paul Dresse " ne saurait ", pour la Cour, " caractériser le délit reproché, s'agissant pour l'auteur ", qui se situerait clairement sur un registre anthropologique, " de souligner la supposée permanence d'un particularisme culturel ". Extrapolation pour le moins étonnante et dangereuse de la part du tribunal ! Usant de la jurisprudence Péan qu'il vient de consacrer, on peut aujourd'hui citer Gøbbels aux fins de défendre le droit d'évoquer certains " particularismes culturels " des Juifs, pour peu que l'on prenne soin de présenter le nazi comme un communicateur, dont le langage serait aujourd'hui archaïque.* » Il convient d'ajouter que ce livre, pour avoir épousé la thèse du juge Bruguière dans l'attentat du 6 avril, a été mis à mal aussi bien par la rétractation des témoins clés sur lesquels s'appuyait ce dernier, que par l'enquête diligentée par le juge Trévidic qui lui succéda.

13. Marin Gillier est aujourd'hui vice-amiral.

La prétendue crainte de rebelles

La polémique a bien vite éludé la possibilité que Marin Gillier ait, en parfaite connaissance de la situation, empêché le sauvetage immédiat des Tutsi à Bisesero. Or a-t-il vraiment cru qu'il y avait alors des rebelles infiltrés dans cette région ? La question est centrale, cette croyance étant censée expliquer qu'il n'y soit pas intervenu pour sauver les survivants tutsi du dernier massacre génocidaire dont ils étaient la cible. Il aura cru ce qu'on lui disait alors, à savoir que ces massacres, qu'il pouvait observer de Gishyita où lui et ses hommes avaient pris leurs quartiers, étaient perpétrés par des rebelles armés à l'encontre de la population hutu¹⁴. Or l'exigence d'une « neutralité » de l'armée française l'aurait contraint à ne pas prendre le risque d'entrer en confrontation avec ces rebelles. Argument des plus fallacieux en ce qu'il ne nous explique pas en quoi cela lui aurait toutefois paru normal de laisser des civils hutu se faire massacrer par des hommes en armes. Le mandat de l'opération Turquoise ne consignait-il pas, quand bien même seuls les Tutsi étaient visés par un génocide, de porter secours à toutes les victimes de massacre, et ce indépendamment de leurs ethnies ? En tout état de cause, les Inkotanyi étaient encore loin d'être arrivés à Bisesero¹⁵. L'épisode des trois jours gagnerait ainsi à s'appeler « Le désert des Inkotanyi », en hommage à l'ouvrage de Dino Buzzati intitulé *Le désert des Tartares*, tout au long duquel le lecteur attend une invasion qui jamais ne se produit. Ce n'est ainsi qu'en août que les Inkotanyi finiront par gagner la région de Bisesero¹⁶, bien après

14. Dans son compte-rendu du 30 juin 1998 à la Mission d'information Parlementaire sur le Rwanda, Marin Gillier fait notamment état de ce que la population aurait dit que « toutes les collines à l'est sont infestées d'éléments du FPR infiltrés pour semer la terreur. »

15. Témoignages d'Antoine Sebirondo, d'Adrien Harolimana, de Sylvère Nyakayiro et de Jean-Baptiste Uftayezu recueillis par l'auteur en avril 2009 (Serge Farnel, *op.cit.*).

16. Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli le 28



Marin Gillier à un caméraman britannique le 30 juin 1994 : « Vous devez y aller. Les gens doivent voir ça. »

que les soldats de Turquoise en furent partis. Ce que Marin Gillier observait de Gishyita n'était alors autre que la finition du génocide à l'encontre des Tutsi dans la seule poche du pays où ils résistaient encore. L'ignorait-il vraiment ? Et craignait-il réellement des rebelles à Bisesero au moment où lui et ses hommes se trouvaient à Gishyita ? Ce n'est en tout cas pas le sentiment qu'exprime Thierry Prunghaud dans son livre écrit à quatre mains lorsqu'il évoque son chef : « *On n'avait pas du tout l'impression qu'il avait envie d'en découdre avec les rebelles, au contraire ! D'ailleurs, pour l'anecdote, j'ai remarqué plus d'une fois que son arme était chargée de balles à blanc. Les balles réelles restaient dans son bureau. Bref, il avait confiance.* » Marin Gillier n'aurait donc pas cru en la présence de rebelles. Ou bien il y aurait cru mais sans craindre leur agressivité à l'égard de Turquoise. Dont acte. N'était-ce pas toutefois la prétendue présence belliqueuse d'Inkotanyi à leur rencontre qui était censée

l'empêcher d'intervenir à Bisesero afin de ne pas prendre le risque d'une confrontation ? Or s'il avait à ce point confiance, quel risque aurait-il pris à croiser le chemin des rebelles étant donné que ces derniers n'auraient donc pas ouvert le feu sur ses hommes et qu'eux-mêmes n'étaient pas disposés à le faire ?

Marin Gillier est décrit par Thierry Prunghaud comme ayant peur au point que c'est à grande vitesse qu'il décide, le 30 juin, de passer une « *portion délicate* » de Bisesero, une portion, entendons-nous, où des Inkotanyi seraient susceptibles d'être présents, ceux-là même dont Thierry Prunghaud nous a pourtant dit que Marin Gillier ne les craignait pas : « *En quinze minutes à peine, la portion délicate du trajet est franchie sans embûches. Marin Gillier souffle : les « rebelles » ne se sont pas montrés.* » On ne précise pas s'il a pris soin, au moment de passer cette portion de Bisesero, de mettre de vraies balles dans son arme. Mais au fait, comment Marin Gillier peut-il donc souffler après avoir passé ladite

avril 2009 par l'auteur (Serge Famel, *op.cit.*).



Le Père croate Vjeko Curic juste avant le génocide. Le 24 juin, il informe Vincent Huguex que le génocide se poursuit à Bisesero. Il sera assassiné quatre ans plus tard au Rwanda.

« *portion délicate* » ? Autrement dit, comment sait-il que l'endroit où il vient d'arriver au terme de cette folle conduite n'est, lui, pas truffé de rebelles ? Il saurait donc à cet instant avec autant de précisions où sont basés ces fameux Inkotanyi ? Il se trouve que cette portion de Bisesero qu'il vient de traverser en trombe correspond précisément à l'endroit où se cachent les Tutsi découverts par Jean-Rémy Duval trois jours plus tôt. La suite laisse pour le moins perplexe : « *L'officier se dit aussitôt que la stratégie de dissuasion fonctionne. Le FPR n'osera pas affronter Turquoise.* » Foncer pour éviter de rencontrer l'ennemi serait donc là la dernière « stratégie de dissuasion » en vogue à Saint-Cyr ? Laure de Vulpian explique enfin que si Marin Gillier a raisonné de travers, voyant des « *ennemis partout* », ce serait en raison de « *la culture collective acquise par les militaires depuis 1990 au contact des FAR [Forces armées rwandaises]* ». Elle oublie cependant que Marin Gillier n'était pas au Rwanda au cours des années précédentes et ne saurait dès lors être concerné par cette

« culture collective ». Pour finir, si Marin Gillier avait réellement cru en la présence d'Inkotanyi à Bisesero, les hélicoptères qui décollaient de sa base et y atterrirent n'auraient pas survolé cette région au risque d'être pris pour cible. « *Y avait-il une stratégie française pour se protéger des Inkotanyi ?* » demandait en décembre 2006 un membre de la commission Mucyo à un habitant de Gishyita. Le témoin avait alors souri : « *Non, il n'y avait pas de stratégie en tant que telle. Il y avait des patrouilles ordinaires, des patrouilles de gens sans armes.* »¹⁷

La prétendue ignorance de massacres visant les Tutsi à Bisesero

A la mi-mai 1994, le journaliste anglais Sam Kiley (*Times* de Londres) rencontre le père Vjeko Curic au Rwanda. Le Conseil de sécurité est alors saisi de la question d'une intervention éventuelle d'une mission onusienne dans ce pays, ce à quoi le père croate se demande : « *Est-ce que l'ONU sait où envoyer ses soldats dans le cadre de leur mission humanitaire ?* » C'est le 14 mai, au deuxième jour du grand massacre se soldant par l'assassinat de près de quarante mille civils tutsi à Bisesero, que cette question du prêtre franciscain est publiée dans les colonnes du *Times*.¹⁸

Le 24 juin, l'homme d'Église sait bien, lui, que c'est à Bisesero qu'il faut les envoyer, et le fait savoir à Sam Kiley et au photographe américain Scott Peterson (*Associated Press*) qu'accompagne alors Vincent Huguex (*L'Express*), leur expliquant que le génocide s'y poursuit chaque jour¹⁹. Les trois journa-

17. Témoignage d'Isidore Kayiranga recueilli le 15 décembre 2006 en séance publique par la Commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.

18. Sam Kiley, *Tutsi refugees face choice of starvation or being murdered*, *The Times*, 14 mai 1994.

19. Vincent Huguex, *Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero*, *L'Express*, 13 avril 2004 et *L'Express* du 30 juin 1994. Ce prêtre essayait alors de ravitailler les Tutsi enfermés dans les camps de Kabgayi. *African Rights* a

listes s'y rendent le lendemain et constatent que des massacres y ont bien lieu²⁰. Le 26 au matin, ils croisent le convoi du capitaine français Eric Bucquet (aujourd'hui chef de l'Etat-major particulier du président François Hollande), dans lequel se trouvent Patrick de Saint-Exupéry (*Le Figaro*), Dominique Garraud (*Libération*), Corine Lesnes (*Le Monde*), Christophe Boisbouvier (*RFI*), ainsi que Marin Gillier. Ils informent Eric Bucquet qu'on continue à tuer à Bisesero, l'officier français lui répondant qu'il en rendra compte le soir même à sa hiérarchie²¹. Les journalistes saisissent alors une carte et indiquent à Marin Gillier l'endroit où ils ont vu des massacres la veille²². Sam Kiley lui précise : « *De très nombreux Tutsi sont tués au moment où nous parlons. Vous devez y aller.* »²³ Le lendemain 27 juin, il informe les lecteurs du *Times* de Londres que « *le massacre des Tutsi par les partisans du gouvernement rwandais se poursuit sans relâche* », ajoutant que « *des maisons continuent à brûler à Bisesero* »²⁴.

réuni des témoignages de rescapés lui rendant hommage. Il a été assassiné le 31 janvier 1998 à Kigali.

20. Vincent Hugeux, *Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero*, *L'Express*, 13 avril 2004 et *L'Express* du 30 juin 1994.

21. Patrick de Saint-Exupéry, *Un accueil sous les vivas*, *Le Figaro*, 27 juin 1994.

22. Vincent Hugeux, *Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero*, *L'Express*, 13 avril 2004. Sam Kiley, *The Times*, 3 avril 1998. Extrait : « *The troops, Marine commandos under the command of Captain Marin Gillier, had been told of the plight of the Tutsis in Bisesero, a hillside hamlet near Lake Kivu, by The Times on the day they arrived in Rwanda on June 26, 1994, as part of Operation Turquoise, a humanitarian mission backed by the United Nations.* »

23. Dans son rapport à la mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998, Marin Gillier n'évoquera pas cette rencontre faite avec ces deux journalistes, une rencontre pourtant filmée par CNN, comme l'indique Sam Kiley dans le *Times* du 3 avril 1998 : « *This encounter was filmed and broadcast by CNN.* »

24. Sam Kiley, *UN dithers on Rwanda rescue as Tutsi hail French troops*, *The Times*, 27 juin 1994 : « *The slaughter of Tutsi by Rwandan government supporters continued unabated. [...] Houses continued to burn in the commune of Bisesero, ten miles inland from Lake Kivu near Kibuye.* »

Ce 27 juin, après une première tentative avortée la veille, c'est au tour du journaliste américain Raymond Bonner (*New York Times*) et de sa consœur de la télévision britannique de se rendre à Bisesero où quatre garçons blessés leur font savoir que deux mille Tutsi se cachent dans les collines²⁵. Dans l'après-midi, le convoi du lieutenant-colonel français Jean-Rémy Duval fait à Bisesero se découvrir des centaines de Tutsi devant les yeux de leurs tueurs avant de les abandonner tout en leur disant qu'ils ne reviendront les sauver que d'ici trois jours. Dans le convoi se trouvent Patrick de Saint-Exupéry, Dominique Garraud, Christophe Boisbouvier, mais aussi Jean-Baptiste Twagirayezu, le chef milicien qui sert de guide à Jean-Rémy Duval. Quelques minutes après avoir abandonné ces Tutsi, le convoi s'arrête pour permettre à l'officier français de faire un appel radio²⁶, puis repart, Jean-Rémy Duval remettant un peu plus loin le guide-milicien en liberté alors que ce dernier l'a entendu dire qu'il ne viendrait pas secourir les Tutsi avant trois jours, et qu'il a par ailleurs repéré l'endroit où ils se cachent²⁷. Le chef de milice prévient alors naturellement les autorités locales qu'elles ont trois jours pour exterminer les Tutsi²⁸, ces dernières organisant aussitôt le massacre de masse des derniers survivants, notamment par le biais d'un convoi à l'organisation duquel ont, selon un témoignage recueilli par la commission Mucyo, participé des soldats français²⁹. Le transport des miliciens se fait

25. Entretien téléphonique de Laure de Vulpian avec Raymond Bonner, février 2008.

26. Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli en séance publique par la commission Mucyo le 15 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo. Il s'agit de l'officier supérieur du 4X4 qui suivait le minibus (notes prises par l'auteur au cours de son audition).

27. Témoignages de Patrick de Saint-Exupéry (*L'inavouable*) et de Jean-Baptiste Twagirayezu (commission Mucyo le 15 décembre 2006) (annexes du rapport Mucyo).

28. Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu.

29. Témoignage de Jean-Damascène Uzabakirihho recueilli par la commission Mucyo le 12 décembre 2006 en séance publique ainsi que 27 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.

en provenance aussi bien de Gisenyi que de Cyangugu (respectivement au nord-ouest et au sud-ouest du Rwanda). Le lendemain 28 juin, à midi, le reportage de Christophe Boisbouvier relatant la rencontre des Tutsi de Bisesero faite la veille par Jean-Rémy Duval est diffusé sur les ondes de *RFI*, ce tandis que leur massacre bat son plein sur les collines de Bisesero, et que les hélicoptères de Jean-Rémy Duval, plutôt que des les secourir, évacuent à Kibuye des religieuses ne demandant, elles, pas à l'être³⁰. Au matin du 29 sont publiés les articles des deux journalistes de presse écrite l'ayant accompagné, l'un de Patrick de Saint-Exupéry dans *Le Figaro*³¹, l'autre de Dominique Garraud dans *Libération*³². Dans l'après-midi du 29, le ministre français de la Défense, François Léotard, se rend à Gishyita. Du côté officiers sont présents Marin Gillier, Jacques Rosier ainsi que le chef de l'opération Turquoise, Jean-Claude Lafourcade. Du côté média sont présents le journaliste Michel Peyrard et le photographe Benoît Gysembergh (tous deux de *Paris-Match*), ainsi que Corine Lesnes (*Le Monde*). Sont également sur place Raymond Bonner et sa consœur de la télévision britannique qui insistent tant auprès du ministre français pour qu'il ordonne aux officiers de conduire enfin leurs troupes à Bisesero que François Léotard finit par lâcher qu'elles s'y rendront dès le lendemain³³. Demi-mensonge. Sa décision : traverser Bisesero, certes, mais

uniquement pour atteindre un village situé, lui, à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, et où les hommes de Marin Gillier, plutôt que de porter secours à deux mille Tutsi en passe d'être exterminés, auront pour tâche de secourir un prêtre français³⁴ qui, bien loin d'être en danger, déclinera simplement leur offre d'évacuation !³⁵

Au soir du 29 juin, Marin Gillier a donc été informé de tous côtés de la présence de civils tutsi en danger à Bisesero : par Sam Kiley le 26, sans doute par l'appel radio de Jean-Rémy Duval le 27, ou celui de Jacques Rosier si c'est ce dernier que Jean-Rémy Duval a appelé, par le *Times* le même jour, par *RFI* le 28, *Libération* et *Le Figaro* le 29, ainsi que par Raymond Bonner également le 29. Et c'est loin d'être fini, ainsi que nous allons le comprendre maintenant. Pendant le massacre, il dispose en effet de sources pour le moins privilégiées : ses hommes aux barrières par lesquelles passent les milices chargées de massacrer les Tutsi, ainsi que ceux aux commandes des hélicoptères qui se servent de son campement comme base de décollage et d'atterrissage pour survoler Bisesero et accessoirement y débusquer les Tutsi. Dernière source : lui-même évidemment, puisqu'il ne manque pas d'observer, à partir de Gishyita, des civils se faire tuer à Bisesero. Se priver de certains témoignages dérangeants est le meilleur moyen de continuer à jouer de cette polémique des trois jours comme d'un disque rayé. Or la simple réalité est là, devant nous. Pour qui veut bien la voir. Alors regardons-la enfin.

Turquoise aux premières loges du dernier massacre du Rwanda

Au cours des trois jours de massacre se tiennent, à Gishyita, deux réunions dans le bar de Mikaeli Muhimana, *alias* Mika,

34. Rapport de Marin Gillier devant la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998.

35. Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1^{er} juin 2006.

30. Audition du 17 juin 1998 de Jean-Rémy Duval devant la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Sam Kiley, *Dawn raid by French rescues nuns and orphans*, *The Times*, 29 juin 1994. Corine Lesnes, *Trente-cinq religieuses et sept orphelins sont évacuées par les militaires français*, *Le Monde*, 29 juin 1994. Sœur Andrée François y fait savoir ce qui suit : « Les autorités locales voulaient bien nous protéger si on n'accueillait pas de réfugiés. »

31. Patrick de Saint-Exupéry, *Les assassins racontent leurs massacres*, *Le Figaro*, 29 juin 1994.

32. Dominique Garraud, *Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises*, *Libération*, 29 juin 1994.

33. Corine Lesnes, *M. François Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise »*, *Le Monde*, 1^{er} juillet 1994.



Miliciens Interahamwe

un des principaux chefs génocidaires de la région³⁶. Ce bar donne sur une place située en contrebas du campement des soldats de Marin Gillier. Ces derniers ont pris l'habitude de s'y retrouver avec les principaux chefs de la milice génocidaire Interahamwe, tels qu'Obéd Ruzindana et son petit frère, Joseph Mpambara, ainsi qu'avec les militaires rwandais, sans oublier le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo³⁷. Ces deux réunions ont lieu en la présence des soldats de Marin Gillier. La première a pour objet d'organiser l'assaut des génocidaires sur Bisesero, de définir notamment comment les y convoyer. On décide d'utiliser des camions de la société Colas spécialisée dans la construction des routes. Une deuxième réunion a lieu à nouveau chez Mika. Venus de partout, les Interahamwe se sont

rassemblés sur la place sur laquelle donne son bar³⁸. La camionnette de la société Colas a convoyé ceux de secteurs environnants, tandis que des miliciens viennent également du sud-ouest du pays (Cyangugu) ainsi que du nord-ouest (Gisenyi)³⁹. Ceux de Gisenyi ont été recrutés dans un camp où des soldats français les ont entraînés. Ils ont ensuite fait escale à Kibuye où ils ont été accueillis dans un camp de gendarmerie par des militaires français, après quoi ces derniers les ont scindés en deux groupes. L'un de ces groupes a été convoyé par des camions français vers Bisesero⁴⁰. Une camionnette fait quant à elle des allers-retours de Kibuye à Gishyita afin de transporter les tueurs qu'on peut entendre chanter des refrains scandant l'extermination

36. Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli le 13 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.

37. Témoignages recueillis le 19 décembre 2006 devant l'ancien bar de Mika auprès d'anciens Interahamwe. Notes prises par l'auteur à l'occasion du déplacement de la commission Mucyo à Gishyita.

38. Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli le 13 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.

39. Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli le 13 décembre 2006 par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.

40. Témoignage de Jean-Damascène Uzabakirihore recueilli le 12 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.

des Tutsi cachés dans les forêts⁴¹. Une fois à Gishyita, les Interahamwe sont donc réunis devant le bar de Mika, dans lequel se trouvent des soldats français qui participent aux discussions par le biais d'un inspecteur chargé de leur traduire le kinyarwanda, ce tandis que d'autres militaires français font eux la sentinelle à l'extérieur du bar⁴². Quant aux tueurs, consigne leur est donnée par Mika de ne laisser s'échapper personne sur les collines⁴³.

Les hommes de Marin Gillier ont-ils été manipulés, ainsi que l'écrit Laure de Vulpian qui affirme qu'ils sont « *persuadés que des centaines de " rebelles " sont embusqués dans ces montagnes, puisque c'est ce qu'on leur dit de toutes parts* » ? Comment diable pourraient-ils être persuadés d'une telle chose ? Durant les trois jours de massacres, la milice génocidaire s'entraîne juste derrière le campement des hommes de Marin Gillier, et sous leurs yeux⁴⁴. Postés aux barrières, ces derniers laissent passer les véhicules convoyant des hommes en civils ou en tenue militaire incomplète⁴⁵, armés de gourdins, massues, et autres machettes, se rendre soit à Bisesero, soit sur la place centrale de Gishyita où ils se réorganisent avant de se joindre au pogrom rwandais, après quoi il les observent monter vers Bisesero. Bisesero qui est si proche de Gishyita, et dont les montagnes sont si élevées, qu'ils peuvent

les voir massacrer des civils⁴⁶. A-t-on déjà vu des hommes munis de simples gourdins aller en affronter d'autres armés eux de kalachnikovs ? Les hommes de Marin Gillier ne peuvent une seconde penser que ceux qu'ils laissent passer aux barrières vont avec leurs massues affronter des hommes armés de mitraillettes ! Si tel avait été le cas, ils ne les auraient pas vus revenir à Gishyita, car cela se serait inévitablement soldé par un carnage. N'oublions pas, à toute fin utile, que la rébellion du FPR, contre laquelle les hommes de Marin Gillier sont censés croire que vont se battre ces villageois avec leur gourdin, est celle contre laquelle se bat l'armée française, par *Forces armées rwandaises* interposée s'entend, depuis bientôt quatre ans. Or parions que si son adversaire n'avait eu pour arme que des bouts de bâton, aussi gros soient-ils, cette guerre n'aurait pas duré trois jours.

Les hélicoptères de Turquoise au cœur du génocide

Laure de Vulpian nous fait part dans son livre de la réaction qu'aurait eu Thierry Prunnaud en découvrant la réalité de Bisesero le 30 juin : « *" Bisesero, le repère des infiltrés... Tu parles ! " murmure le sous-officier qui s'attendait à découvrir un champ de bataille plutôt qu'un lieu de massacre.* » S'il est un lieu qui fait lui bien office de « repère », c'est la colline de Ruhuha. Or ce ne sont pas des « infiltrés » qu'on y trouve alors, mais des génocidaires. Ça, les pilotes des hélicoptères de Turquoise qui décollent de l'endroit où campent les hommes de Marin Gillier le savent bien. Ainsi, alors que Thierry Prunnaud « *sent la colère monter en lui* » ce 30 juin à Bisesero, et que les hélicoptères français s'apprentent à se rendre à l'endroit où il se trouve y recueillir les blessés graves avant de les emmener se faire soigner - ou

41. Témoignage d'Agnès Mukabacondo recueilli le 20 décembre 2006 par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.

42. Témoignages recueillis le 19 décembre 2006 devant l'ancien bar de Mika auprès d'anciens Interahamwe. Notes prises par l'auteur à l'occasion du déplacement de la commission Mucyo à Gishyita.

43. Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli le 13 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.

44. Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli le 15 décembre 2006 par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.

45. Témoignage d'Isidore Kayiranga recueilli le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye par la Commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.

46. Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli le 13 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.



Esther Uwayisenga, rescapée, décrit une scène de la fin juin 1994, avant que les hélicoptères français finissent enfin par secourir les Tutsi de Bisesero : « *Un hélicoptère a atterri au milieu des Hutu Interahamwe à Ruhuha.* »

plutôt amputer - à Goma, l'un des hélicoptères n'en a pas moins déjà atterri sur la colline de Ruhuha. Esther Uwayisenga, rescapée, s'en souvient : « *Un hélicoptère a atterri au milieu des Hutu Interahamwe à Ruhuha. C'est lorsque les Français ont demandé où se trouvaient les cadavres.* » Elle précise : « *J'ai vu l'hélicoptère se diriger pour aller atterrir sur la colline en face, à Ruhuha, après quoi il est revenu sur la colline de Bisesero* », ajoutant que « l'hélicoptère s'est aussi arrêté là où j'étais, à Muyira. » Esther fait partie des blessés hélicoptés vers Goma : « *Ils ont rassemblé les blessés à Bisesero, là où ils étaient. Ils les ont séparés des autres, les ont embarqués dans l'hélicoptère et les ont amenés à Goma, moi y compris.* »⁴⁷ Ainsi

47. Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli le 21 avril 2009 par l'auteur (Serge Farnel, *op.cit.*). Bruno Boudiguet a, au cours de son enquête au Rwanda, obtenu le témoignage d'un autre rescapé faisant, lui, état

est-ce au cœur de la milice génocidaire que l'hélicoptère français a atterri avant d'aller plus tard chercher les blessés tutsi pour les évacuer vers le Zaïre. Voilà donc un pilote français qui semble avoir, lui, depuis longtemps une parfaite connaissance de la situation, ce qui relativise quelque peu la façon dont Laure de Vulpian nous propose de lire la colère de Thierry Prunghaud : « *Depuis le début de l'opération Turquoise, en cet été 1994, on leur parle d'une guerre sournoise que les méchants rebelles mènent aux gentils Rwandais qu'ils viennent protéger. Et c'est le contraire qui apparaît sous leurs yeux.* » Alors pourquoi ce pilote français s'est-il, lui, avant de venir recueillir les blessés tutsi de Bisesero, d'abord rendu à

de ce qu'un hélicoptère a atterri le 27 juin au soir sur la colline de Ruhuha, ce après que l'officier français Jean-Rémy Duval eut abandonné les civils tutsi qu'il venait de rencontrer à Bisesero.



Siméon Karamaga, adjoint du chef de la résistance tutsi à Bisesero, décrit la participation de soldats blancs à une réunion tenue la veille du massacre du 13 mai 1994 : « *La grande réunion s'est tenue à Ruhuha, et c'était avec ceux qui nous tuaient, nos assassins.* »

l'endroit où se trouvait l'un des principaux fiefs de génocidaires ? A croire que la réalité de Bisesero est loin de n'être apparue sous ses yeux qu'au moment d'évacuer les blessés vers le Zaïre. On ne manquera ainsi pas de s'interroger sur ce qui l'aura dès lors empêché de faire cesser plus tôt les massacres. Ruhuha où s'étaient déjà rendus, le 12 mai, des soldats blancs quand il s'était agi de donner rendez-vous aux tueurs le lendemain pour le grand massacre de Bisesero. Siméon Karamaga était alors l'adjoint d'Aminadabu Birara, chef de la résistance sur la colline de Muyira. Il se souvient : « *La grande réunion s'est tenue à Ruhuha, et c'était avec ceux qui nous tuaient, nos assassins.* »⁴⁸ Le massacre du lendemain se solda par cinquante fois plus de morts que celui de la fin juin.

48. Témoignages de Siméon Karamaga et d'Antoine Sebirondo recueillis par l'auteur le 21 avril 2009 et le 30 avril 2009 (Antoine), ainsi que le 14 février 2010 (Antoine et Siméon), (Serge Farnel, *op.cit.*).

Mais que faisaient au juste ces hélicoptères pendant Turquoise à Bisesero ? Thierry Prungnaud et Laure de Vulpian nous expliquent que la veille du sauvetage, « *le massacre se déroule à la machette, sans le moindre coup de feu et toujours sans un cri* ». Et de préciser que « *les tueurs savent qu'ils ne doivent pas attirer l'attention des militaires français dont les hélicoptères se posent à Gishyita* ». La réalité est toute autre. Un témoignage recueilli par l'auteur, et dont la retranscription a été rendue publique au sein d'un ouvrage publié en mars 2012, fait état de ce que les hélicoptères de Turquoise feignaient de se poser sur les collines de Bisesero afin de pousser les Tutsi se cachant dans la brousse à se découvrir devant les miliciens qui ainsi les tuaient⁴⁹. Or avant de les abandonner le 27, Jean-Rémy Duval a pris soin de faire savoir aux Tutsi que

49. Témoignage de Liberata Mukagahima recueilli par l'auteur le 19 avril 2009 (Serge Farnel, *op.cit.*).

les hélicoptères sont là pour leur sécurité. Aussi est-ce en confiance que le lendemain, ces derniers se découvrent pour faire signe aux pilotes dont le rescapé Pascal Ngoga se souvient qu' « ils voyaient bien qu'il y avait des miliciens qui couraient derrière nous », parvenant même à se souvenir que « le pilote avait une salopette vert foncée » ainsi que « de grosses lunettes fumées ». Et de poursuivre : « Il regardait en bas à travers la fenêtre ouverte. »⁵⁰ Ces hélicoptères atterrissaient et décollaient à partir de la base où campaient les hommes de Marin Gillier. Là non plus, ce dernier ne savait pas ce qu'ils faisaient ? Et pourquoi donc Thierry Prunghaud prend-il soin de la sorte d'innocenter a priori les pilotes de Turquoise ?

Le « sauvetage » de Marin Gillier

Ayant appris par Jean-Rémy Duval que Marin Gillier devait passer par Bisesero, Philippe Boisserie (*France 2*) se rend à Gishyita le 30 juin au petit matin avec le journaliste reporter d'images Eric Maisy⁵¹. A Gishyita, les deux journalistes trouvent Marin Gillier et ses hommes sur le point de partir, mais se voient refuser leur demande de se joindre à eux.⁵² Ils tentent quand même de les suivre, mais se font semer au bout d'un quart d'heure et finissent par tomber en panne⁵³. Michel

Peyrard et Benoît Gysembergh s'étant, quant à eux, vus refuser la veille d'accompagner Marin Gillier, ont pris l'initiative de partir avant eux. Ils ont embarqué Sam Kiley, qui les a persuadés que des hommes traqués se terraient à Bisesero, ainsi qu'un autre confrère anglo-saxon, Dominic Cunningham Reid. Aussi le convoi de Marin Gillier les croise-t-il à l'arrêt sur la route, mais l'officier français ne s'arrêtant pas, les quatre journalistes décident de le suivre⁵⁴. Pendant ce temps, après avoir effectué les réparations, le véhicule de Philippe Boisserie et Eric Maisy redémarre. Ils tombent rapidement sur des Tutsi qui leur disent attendre désespérément les militaires français. Ils sont bientôt une centaine à se découvrir. Eric Maisy filme les blessés et les cadavres, les deux journalistes leur conseillant de se mettre en travers de la route pour contraindre les soldats français à s'arrêter à l'occasion de leur retour à Gishyita. Un peu plus tard, ils rejoignent Kibuye pour envoyer leur reportage. Ils y croisent Nicolas Poincaré (*France Info*) et Philippe Chaffanjon (*RTL*)⁵⁵, à qui ils racontent ce qu'ils viennent de voir, ces derniers se rendant aussitôt à Bisesero où un Tutsi, Ildefonse, leur explique également qu'ils attendent désespérément les militaires français⁵⁶.

Le convoi de Marin Gillier étant arrivé à Gisovu, les soldats français se mettent à distribuer des biscuits à des Hutu⁵⁷. Sam Kiley, qui a fini par les y rejoindre, met alors en garde l'officier Olivier Dunant qu'ils nourrissent les tueurs alors qu'ils devraient être à Bisesero où il reste encore des Tutsi à sauver⁵⁸. S'ensuit une conversation entre

50. Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par l'auteur le 19 avril 2009 (Serge Farnel, *op.cit.*).

51. Philippe Boisserie, Danielle Birck, *Retour sur images, Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995.

52. Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998. Il n'est pas inintéressant de mettre les propos de Marin Gillier concernant « les incertitudes qui planent sur les heures à venir » ainsi que le refus qui s'ensuit en perspective avec ceux du colonel français Martin-Berne recueilli par Gabriel Péries et présenté en page 319 de son ouvrage *Une guerre noire* (écrit en collaboration avec David Servenay) : « Dans tous les cas, sur le champ de bataille, il ne faut jamais embarquer des journalistes si l'on n'est pas certain de ce que l'on va découvrir au bout du chemin. » Or la probabilité était alors grande pour Marin Gillier qu'il croise sur son chemin ces Tutsi que Jean-Rémy Duval avait rencontré sur le sien trois jours plus tôt !

53. Philippe Boisserie, Danielle Birck, *Retour sur images, Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995.

54. Laure de Vulpian et Thierry Prunghaud, *op. cit.*

55. Philippe Chaffanjon est décédé le 24 avril dernier. Il était directeur du réseau *France Bleu*.

56. Laure de Vulpian et Thierry Prunghaud, *op. cit.*

57. Sam Kiley, *The Times*, 3 avril 1998.

58. Raymond Bonner, *Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role*, *New York Times*, 1^{er} juillet 1994. Interview de Thierry Prunghaud par Sadek Hajji, « Nous avons donné à manger aux tueurs », *Le Point*, 28 mars 2005. Thierry Prunghaud n'y évoque pas avoir été

Olivier Dunant et son chef Marin Gillier, ce dernier se contentant de dire à Michel Peyrard et Sam Kiley qu'il irait peut-être lui-même en forêt le lendemain s'il en a le temps⁵⁹, précisant être ici en mission pour sécuriser la région contre les rebelles du FPR⁶⁰ ! Sam Kiley et ses confrères décident pour leur part de se rendre à Bisesero. Ils y rencontrent Anastase⁶¹, un homme en haillons qui les mène aussitôt vers les autres Tutsi, dont le chef, Hérédion, leur désigne des tueurs qui attendent que les journalistes soient partis pour les attaquer⁶². Si une poignée de journalistes, armés de stylos, appareils photos et autres caméras, sont parvenus à dissuader les génocidaires de poursuivre le massacre, que dire de l'argument de Jean-Rémy Duval ayant, trois jours plus tôt, justifié l'abandon de ces mêmes Tutsi par la peur d'une attaque contre ses hommes, formés eux au combat, armés eux de mitraillettes ? Or voilà maintenant ces journalistes qui tentent de rassurer les Tutsi en leur faisant savoir que Marin Gillier vient de leur dire qu'il irait le lendemain en forêt. Hérédion en conclut qu'il lui faudra donc courir une dernière fois le soir venu⁶³. Mais alors que Benoît Gysembergh prend des photos de cadavres, il aperçoit des miliciens continuer à tuer des Tutsi. Aussi décide-t-il d'aller en avertir

les soldats français⁶⁴. C'est alors qu'arrive un convoi comprenant Thierry Prunghaud et Olivier Dunant. Le véhicule de Nicolas Poincaré et Philippe Chaffanjon, partis prévenir Marin Gillier, a de son côté croisé et le véhicule des journalistes et ce convoi. A à peine quatre cents mètres de l'endroit où s'effectuait la distribution de biscuits aux Hutu, ce dernier fait halte précisément là où Jean-Rémy Duval s'est arrêté trois jours plus tôt⁶⁵. Le même Tutsi qui avait cru bon le stopper le 27 juin, mène cette fois-ci Thierry Prunghaud et Olivier Dunant là où se cachent les survivants⁶⁶. Aux Français qui, comme Thierry Prunghaud, osent expliquer qu'ils pensaient que c'étaient les Tutsi qui tuaient les Hutu, le rescapé Pascal Nkusi leur rétorque qu'il leur suffit d'observer la maison d'un Hutu pour se rendre immédiatement à l'évidence que ces derniers ne sont victimes d'aucun massacre⁶⁷. Aussi l'histoire paraît-elle être la suivante : subissant la pression des journalistes, Thierry Prunghaud et Olivier Dunant leur auront emboîté le pas, tout en désobéissant à leur chef Marin Gillier.

Les deux versions contradictoires de l'Armée française

Sam Kiley et Olivier Dunant se seraient-ils toutefois arrangés pour que ce dernier dispose, aux fins de convaincre son chef de

prévenu par des journalistes.

59. Michel Peyrard, « Emmanuel, géôlier : " Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais. " », *Paris-Match*, 4 mars 2004.

60. Sam Kiley, *The Times*, 3 avril 1998.

61. D'après Michel Peyrard, Théoneste, de son vrai nom Anastase Bimenimana, surnommé « Kamenyi », a été tué en 1997 par des infiltrés venus du Congo (ancien Zaïre) après que la population hutu y eut été exfiltrée en vue de la tentative de reconquête du Rwanda par les forces génocidaires appuyées en cela par la France. Son assassinat en janvier 1996 sur la colline de Kabira (commune de Gisovu), est raconté par des témoins dans "La preuve assassinée" (*African Rights*).

62. Michel Peyrard, « Emmanuel, géôlier : " Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais. " », *Paris-Match*, 4 mars 2004.

63. *Ibid.*

64. Témoignage de Jérôme recueilli par *African Rights*. Benoît Gysembergh, qui était avec Michel Peyrard, est sans aucun doute le photographe auquel se réfère Jérôme. Cela sera confirmé par Benoît Gysembergh lui-même dans « Emmanuel, géôlier : "Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais." », *Paris-Match*, 4 mars 2004.

65. Témoignages recueillis le 19 décembre 2006 par la commission Mucyo à Bisesero. Notes prises par l'auteur à l'occasion de ce déplacement.

66. Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli en séance publique le 15 décembre 2006 par la Commission Mucyo. Notes prises par l'auteur. Témoignage de Thierry Prunghaud dans *Silence Turquoise*.

67. Témoignage de Pascal Nkusi recueilli en séance publique le 18 décembre 2006 par la Commission Mucyo. Notes prises par l'auteur.



Sam Kiley (journaliste au *Times* de Londres). Kiley aux officiers français Gillier et Bucquet le 26 juin : « De très nombreux Tutsi sont tués au moment où nous parlons. Vous devez y aller. »

se rendre à Bisesero, de l'argument choc de la présence des médias sur les lieux ? Non, car ils auraient dans ce cas accordé leurs violons afin de fournir la même version des circonstances de ce sauvetage. Or c'est loin d'être le cas, Sam Kiley ne s'étant pas rallié à la version de Thierry Prunnaud. Ce que raconte ce dernier à Laure de Vulpian ne correspond ainsi en rien au récit des journalistes alors présents sur le terrain. Selon lui, ce ne serait pas la pression médiatique qui les aurait contraints de se rendre à Bisesero, mais deux Tutsi qui leur auraient demandé de les suivre. Un premier les aurait emmenés un peu à l'écart jusqu'à un puits sentant la mort. Un second, parlant lui le français, leur aurait ensuite évoqué la présence de cadavres à un autre endroit, leur proposant de les y emmener. Thierry Prunnaud, Olivier Dunant et leurs collègues se seraient alors accordés pour s'y rendre. Olivier Dunant en aurait informé Marin Gillier qui le lui aurait refusé. Il lui aurait dès lors désobéi, une

douzaine d'hommes prenant bientôt place dans un convoi en compagnie des deux guides tutsi⁶⁸. Croire en la véracité de cette version de Thierry Prunnaud, c'est toutefois croire en deux coïncidences bien peu probables : la première est celle entre l'arrivée au même endroit et au même moment de Sam Kiley prévenant Olivier Dunant d'un côté, et des deux Tutsi prévenant Thierry Prunnaud et à nouveau Olivier Dunant de l'autre. La seconde consiste pour Thierry Prunnaud à rencontrer des Tutsi désireux de les emmener à Bisesero alors qu'à l'en croire, il avait déjà décidé la veille de s'y rendre ce jour en compagnie de ses collègues du 13^e RDP⁶⁹. Mais surtout, c'est oublier que les gendarmes d'élite s'étaient répartis à parts égales entre les détachements de Marin Gillier et de Jean-Rémy Duval, et que l'un d'entre eux se trouvait dans le minibus de Patrick de Saint-Exupéry lorsque celui-ci ouvrait, le

68. Laure de Vulpian et Thierry Prunnaud, *op. cit.*

69. *Ibid.*

27 juin, le convoi de Jean-Rémy Duval vers Bisesero⁷⁰. Imagine-t-on un instant que ce gendarme d'élite n'aura pas touché un mot de cette rencontre avec les Tutsi à son frère d'arme et doyen des gendarmes alors présents dans la région, Thierry Prunnaud ? Plus probable est la version selon laquelle c'est uniquement la pression des journalistes qui les aura contraints de se rendre enfin à Bisesero. Autrement dit, s'il n'est pas impossible que Thierry Prunnaud et Olivier Dunant aient réellement désobéi à Marin Gillier, cet acte de désobéissance n'en est pas héroïque pour autant quand on sait qu'il aura permis d'éviter à Olivier Dunant, désormais informé par un journaliste de la situation des Tutsi à quelques minutes de là, d'être plus tard désigné comme bouc-émissaire dans la polémique qui allait inévitablement accompagner cette non-assistance à personne en danger. Aussi n'avait-il d'autre choix que celui de se rendre immédiatement à Bisesero au risque sinon de laisser aux journalistes le soin de raconter au monde comment ils avaient eux-mêmes été contraints de prendre les risques que lui et ses hommes n'avaient pas osé prendre !

A ces deux versions contradictoires s'ajoute enfin celle de Marin Gillier qui parvient à évoquer la « découverte » d'Olivier Dunant sans aborder la question de la désobéissance de ce dernier, expliquant : « *Je reçois un appel radio d'un des officiers sous mes ordres qui avait rebroussé chemin quelques heures plus tôt. En effet, il lui avait semblé avoir vu, quelques heures plus tôt, au cours de notre progression quelques personnes différentes de celles que nous croisions depuis notre arrivée. Il n'en était pas sûr, mais cela le tracassait et il voulait lever le doute.* »⁷¹ Or cette nouvelle version contredit aussi bien celle des journalistes, selon qui ce sont eux qui ont prévenu Olivier Dunant, que celle

de Thierry Prunnaud, selon qui ils auraient informé Marin Gillier de leur rencontre avec des Tutsi aussitôt après avoir vu ces derniers. On supputera que, bientôt contraint à son tour de se rendre à Bisesero, Marin Gillier aura pu fabriquer a posteriori une histoire susceptible de le tirer personnellement d'affaire. Or une telle histoire, si elle voulait remplir cet objectif, se devait d'omettre aussi bien la pression des journalistes que l'ordre qu'il avait donné à ses hommes de ne pas se rendre à Bisesero. Marin Gillier n'aura au moins pas eu à réfléchir longtemps aux fins d'élaborer sa propre version.

Ni héros ni honneur

Alors Thierry Prunnaud a-t-il sacrifié Marin Gillier sur l'autel de sa propre gloire tout en construisant une version donnant au moins à une partie de l'armée française l'initiative de ce sauvetage ? Bien possible au regard de son envolée lyrique dans le livre qu'il a écrit avec Laure de Vulpian, et dans lequel il claironne que « *Bisesero, c'est l'honneur de Turquoise* », avant d'oser ajouter que « *c'est même l'honneur de la France* ». Mais son récit a cela de commun avec celui de Marin Gillier qu'il omet de mentionner que c'est sous la pression médiatique qu'il fut contraint d'agir enfin dans le bon sens. Or pas plus l'une que l'autre de ces deux histoires ne saurait résister au récit de Sam Kiley. Ni Thierry Prunnaud ni Olivier Dunant n'auront ainsi fait preuve de la moindre compassion à l'égard de leur chef. Ils auront décidé de raconter une histoire mettant la sienne hors-jeu, une histoire qu'ils n'auront semble-t-il eux-mêmes pas moins en partie fabriquée. Alors Marin Gillier abandonné de tous ? Pas vraiment. Le journaliste Patrick de Saint-Exupéry sait prendre sa défense. Dans son livre *L'Inavouable*⁷², il considère « fort probable » qu'il ait « sciemment décidé de contrevenir aux ordres en faisant mine de découvrir par hasard, le 30 juin 1994, « la

70. Patrick de Saint-Exupéry, *op. cit.*

71. Lettre de Marin Gillier en date du 30 juin 1998 à la mission d'information parlementaire sur le Rwanda.

72. Patrick de Saint-Exupéry, *op. cit.*

tragédie rwandaise » ». Sauf que si c'eût été le cas, il n'aurait pas manqué de s'accorder préalablement avec ses hommes afin que tous ensemble livrassent de cette histoire une version commune. Or tel n'a pas été le choix de Thierry Prunnaud qui aura pris le parti de faire savoir qu'il aurait désobéi à Marin Gillier. Thierry Prunnaud que l'on retrouve dans *L'Inavouable* s'effondrant devant les cadavres du génocide à Bisesero. Impressionné par le spectacle des larmes du gendarme, Patrick de Saint-Exupéry adhère à ses propos, persuadé que ce dernier ne comprend que maintenant qu'il a formé les tueurs de ce génocide⁷³. Or rien dans la scène qu'il contemple à cet instant ne saurait lui faire subitement comprendre que la garde présidentielle rwandaise qu'il a formée deux ans plus tôt est effectivement le fer de lance de ce génocide ! A tel point qu'on ne peut que se demander s'il n'est pas là tout simplement en train de chercher à tromper les journalistes. D'autant que la contradiction entre le récit de certains d'entre eux et le sien concernant les circonstances du sauvetage a déjà fait perdre à son acte de désobéissance un peu de sa superbe, ses larmes devenant elles dès lors, disons, sujettes à caution⁷⁴.

73. Dans un article intitulé *La dictature du visible*, Patrick de Saint-Exupéry écrivait déjà, en évoquant Thierry Prunnaud qu'il venait de voir s'effondrer devant lui : « Il avait formé, lui, le soldat, l'homme de devoir, des tueurs. Indirectement, il venait de participer à un génocide. Et cela, il venait de le comprendre. » C'est en novembre 1995 que cet article avait été publié dans les actes d'un colloque (*Les manipulations de l'image et du son*) organisé en collaboration avec le ministère de la Défense, la publication de ces actes ayant été faite par *Hachette* dans le cadre de la *Fondation pour les études de défense*.

74. Sam Kiley fait également état des larmes d'un officier le 30 juin dans un article (*Injured Tutsi stagger from forest hideouts*) paru dans le *Times* du 1^{er} juillet 1994. Or ce n'est que le lendemain 1^{er} juillet que Prunnaud s'effondrera devant Patrick de Saint-Exupéry en reconnaissant avoir formé la Garde présidentielle rwandaise l'année précédente. Patrick de Saint-Exupéry raconte en effet dans *L'Inavouable* qu'ayant appris que des soldats français sont arrivés à Bisesero, il abandonna les hommes de Jean-Rémy Duval et s'y rendit à l'aube. Si l'officier dont parle Sam Kiley est bien Thierry Prunnaud, ce dernier aura donc pleuré au moins deux fois devant

On se rappelle que Roméo Dallaire, chef militaire de la mission onusienne au Rwanda, avait fait savoir que la France avait tenté d'obtenir de l'ONU son renvoi immédiat après qu'il eut (avant le génocide) mentionné la présence de soldats de l'hexagone au sein de la Garde présidentielle rwandaise alors étroitement liée aux milices anti-Tutsi. Est-ce à dire que Prunnaud, qui formait cette Garde présidentielle, aurait lui été moins bien informé que Dallaire au point d'ignorer les liens de ses disciples avec la milice anti-Tutsi ? Il faut à cela ajouter qu'un ancien milicien Interahamwe fait état de ce que « les Français et la Garde présidentielle, qui travaillaient ensemble, (leur) ont appris à utiliser des armes »⁷⁵. Et de raconter par le détail comment le tir de précision sur une cible leur permettait de repérer de possibles tireurs d'élite. Rappelons à cet endroit que Thierry Prunnaud formait la Garde présidentielle au tir de précision. Aussi peut-on raisonnablement penser qu'elle était dès lors en mesure de participer à former les miliciens au tir au côté des Français. Voilà en tout cas de quoi questionner la sincérité du témoignage de Thierry Prunnaud quand il prétend avoir découvert par hasard en 1992 des Français former des civils dans le parc de l'Akagera (est du Rwanda), et de se demander s'il ne s'est pas plutôt agi là d'anticiper des accusations qui allaient inévitablement finir un jour par être lancées, et ce afin de tenter de les maîtriser. Et voilà surtout de quoi questionner la sincérité de ses pleurs quand on sait que la formation des civils par la Garde présidentielle avait pour but de leur apprendre comment massacrer d'autres civils ! Quant à Patrick de Saint-Exupéry, il ne peut aujourd'hui que se trouver en porte-à-faux du fait des impressions qu'il aura exprimées à l'égard de deux hommes

les journalistes : le 30 juin et le 1^{er} juillet.

75. Extrait des notes de l'auteur prises au cours de l'audition de Jean-Baptiste Dushimimana recueilli le 11 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo (il parle ici de la formation des Interahamwe dont il faisait partie dans le camp Gabisiro).

– Thierry Prunghaud et Marin Gillier - qui, s'ils lui ont un temps inspiré égale confiance, n'en ont pas moins livré des versions contradictoires d'une même réalité.

Une fois à Bisesero, Thierry Prunghaud fait prévenir Marin Gillier - parti de son côté vers Mukungu y proposer ses services de sauvetage au père Jean-Baptiste Mendiondo, ce fameux prêtre dont la vie pèserait, aux yeux de François Léotard, à elle seule plus qu'un millier de vies tutsi - afin qu'il vienne le rejoindre⁷⁶. Or quel autre choix pour Marin Gillier que de se rendre enfin à Bisesero ? On vient sans doute de lui faire part de la présence de journalistes sur les lieux : *Paris-Match*, le *Times* de Londres ! Nicolas Poincaré et Philippe Chaffanjon n'ont quant à eux probablement pas manqué de faire savoir que *France 2* est sur le point de diffuser le reportage de Philippe Boisserie tourné le matin même ! Ne pas se rendre à Bisesero reviendrait dès lors pour Marin Gillier à s'exposer aux conséquences désastreuses de sa diffusion le soir venu devant des millions de téléspectateurs français atterrés par l'absence du gros de ses troupes à l'endroit où l'attendraient des centaines de Tutsi dont la seule protection ne serait que celle de journalistes. Le reportage sera bien diffusé au vingt heures et Marin Gillier se sera bien sûr entre temps rendu à Bisesero, tentant d'y incarner le sauveur devant une presse sans doute de moins en moins dupe⁷⁷. Les blessés graves sont hélicoptérés vers Goma, au Zaïre, où nombre d'entre eux vont être amputés à la chaîne par des « médecins » français pour des

blessures bénignes, si bien que ceux qui se seront battus sur place contre ces médecins-soldats pour éviter qu'on ne tente à nouveau de les couper ont à ce jour encore et leurs jambes et leurs bras⁷⁸. Sauvetage, vous avez dit sauvetage ?

Des années plus tard, témoin de la défense de l'écrivain-enquêteur Pierre Péan dans son procès l'opposant à *SOS Racisme*, Marin Gillier raconta, dans une salle d'audience d'un tribunal parisien, comment il aurait de son initiative sauvé ce 30 juin 1994 des centaines de Tutsi de leur extermination programmée⁷⁹. Il ne raconta cette scène qu'après avoir toutefois pris la précaution de faire silence sur toutes les occasions au cours desquelles il avait, au cours des jours qui précédaient, été informé de l'existence des massacres ciblant les civils tutsi à Bisesero. Il raconta comment il aurait fermement renvoyé des journalistes venus s'informer auprès de lui de la situation, expliquant à ces personnes, sans lesquelles ce sauvetage n'aurait jamais eu lieu, que des hommes et des femmes étant en train de mourir, il convenait de ne pas entraver son action⁸⁰. Il raconta enfin avoir, un peu plus tard, pris l'initiative de revenir vers ces journalistes, allant jusqu'à inciter un cameraman britannique à aller filmer les cadavres sur la colline. « *Vous devez y aller* », lui avait-il alors ordonné, ajoutant dans un même souffle : « *Les gens doivent voir ça.* »⁸¹

76. Laure de Vulpian et Thierry Prunghaud, *op. cit.*

77. Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998. La phrase suivante est écrite en gras dans ledit rapport : « *C'est alors que nous avons été confronté, pour la première fois, à la tragédie rwandaise.* » Elle est reprise dans la tribune de Marin Gillier du *Figaro* en date du 1^{er} juin 2006. Pour Vincent Hugué, dans *Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero* (*L'Express*, 13 avril 2004), il s'agit là d'un « épais mensonge, qu'infirmant, au-delà de nos propres souvenirs, les récits recueillis auprès de maints rescapés et de miliciens emprisonnés ».

78. Témoignages d'Antoine Sebironde et d'Adrien Harolimana recueillis par l'auteur respectivement le 21 et le 22 avril 2009 (Serge Farnel, *op.cit.*). Témoignages de Pascal Nkusi, de Téléphore Kaneza, d'Adrien Harolimana et de Côme Kayinamura, recueillis le 18 décembre 2006 par la commission Mucyo et consignés dans les annexes du rapport Mucyo.

79. L'auteur se trouvait alors dans la salle d'audience.

80. Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998 ainsi que tribune du *Figaro* le 1^{er} juin 2006.

81. Raymond Bonner, *As French Aid the Tutsi, Backlash Grows*, *New York Times*, 2 juillet 1994.



Le général américain Eisenhower découvrant les camps de la mort nazis : « Rassemblez le maximum de preuves, de films, de témoignages, parce qu'il viendra un jour où un fils de pute dira que cela n'est jamais arrivé. »

Ce faisant, l'officier français venait de parodier l'attitude d'Eisenhower découvrant les charniers des camps de la mort nazis. On sait que le général américain avait ordonné que soient pris autant de photos et de films que possible, arguant qu'« *il viendra un jour où un fils de pute dira que cela n'est jamais arrivé* ». Si ce n'est qu'Eisenhower n'était lui d'aucune manière impliqué dans le carnage qui avait produit ces corps dont il sommait alors les photographes de fixer l'image pour l'Histoire. Quant à la présence de Marin Gillier sur les lieux du génocide, elle n'avait pour sa part résulté que de son incapacité à empêcher certains journalistes de s'y rendre eux-mêmes. Qu'importe ! Le récit du témoin de la défense porta ses fruits, suscitant jusque chez la Procureur une émotion dont elle ne manqua pas de faire part dans son réquisitoire. Une certaine forme d'autocensure venait ici de la priver de la possibilité de concevoir qu'entreprendre de narrer avec tant d'émotion sa propre implication dans ce type de sauvetage

pouvait aussi nourrir le projet d'effacer le souvenir de ce que l'on avait, un temps, tenté de l'empêcher. Ce que le témoin Marin Gillier n'avait alors toutefois pas jugé utile de rappeler au magistrat, c'est que de retour à Gishyita, il avait eu une entrevue avec le bourgmestre, Charles Sikubwabo. L'officier français tenait à cet instant le rouage rwandais de l'horlogerie génocidaire à Bisesero. Or il le laissa en liberté⁸². Sikubwabo n'a depuis jamais été arrêté. Quant à Marin Gillier, il poursuit aujourd'hui brillamment sa carrière militaire. **Enquête réalisée par Serge Farnel**

82. Tribune de Marin Gillier dans *le Figaro* du 1^{er} juin 2006. Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998. De retour à Gishyita, Marin Gillier explique avoir forcé la porte du bourgmestre, puis l'avoir sommé de lui expliquer ce qui s'est passé sur le territoire dont il avait la responsabilité, ce à quoi Sikubwabo lui aurait répondu qu'il fallait « *se débarrasser de cette engeance* ». Marin Gillier s'est ensuite contenté de justifier la non-arrestation du bourgmestre par le fait qu'il lui aurait manqué un... mandat de police ! Et ce en plein génocide !